



## L'ESPACE DU VERTIGE

Toute quête se veut avec un début et une fin, une question et une réponse. Or, ni le début ni la fin n'ont d'importance, seul compte le voyage, ce moment suspendu, terrain vague où la pensée s'aventure dans un labyrinthe sans mur où tout peut advenir. Didier Boussarie commence par le désir de choisir un format, détail essentiel où la main et l'œil se sentent chez eux. C'est un instant découpé, prélevé ici dans des panneaux de bois, espace discret et intime des petits formats de Vermeer où la mise au point entre netteté du détail et perception de l'ensemble se fait à moins d'un mètre. Ne laissant place qu'à un seul regard, de face, sur le mode exclusif du dialogue, de la conversation à voix basse, l'œuvre ne peut plus faire illusion. Elle se livre. Il faut alors entrer dans sa texture, sa composition, son propos. On ne peut s'en détacher qu'imprégné, impressionné.

Le panneau est préparé. La couleur est posée en fines couches successives laissant transparaître le bois, un nœud, une fibre toujours en contrechamp d'une ligne colorée, d'une forme, d'une ombre, ou appliquée comme un laque jusqu'au miroir, coups de pinceau effacés. Les jeux de reflets entre éclats de verre et pigments nous égarent. Est-ce nous ce visage ou un écho sensible entre Alice et Orphée ?

Les passages, sont très travaillés de demi ton en quart de ton insensibles, par lesquels la lumière sourd de l'intérieur, rai lumineux sous une porte qui laisse présager la présence. Alors la couleur se gonfle, légère, mystère presque mystique de la couleur d'un Rothko, ou finement craquelée aux confins. Ce réseau de nervures nous invite dans quelques paysages sortis de pierres de rêves ou de marbres florentins. Mais n'est-ce pas plutôt le fin tracé d'un tatouage sous lequel se profile un torse, une tête, un corps ?

Quand l'œil s'habitue, leurs présences s'affirment à nous : Saint Sébastien de Mantegna, vieux cliché d'un marin du Potemkine avant son dernier embarquement, relique d'une Pin up d'un calendrier des années 45.

Mais sitôt installé, le format imperceptiblement nous entraîne dans un autre lieu. Ce glissement nous convie dans un univers plus proche, plus personnel, sensuel, érotique, fait d'élégance, de retenue, d'une grande pudeur. Une lumière sur un nombril, une nuque, des lèvres contrastées, une étoffe tendue par un sein, une fine bretelle délimitant une épaule, la saillie d'une clavicule, le grain de la peau. Rien d'autre, jeu d'ombres et de lumières, économie de couleur, brun, noir, jaune de Naples, rouge. Cadrage à la limite de la disparition de la figure. Avec toujours cette empreinte suave du parfum qui suit la présence où le temps se voudrait suspendu pour éterniser la sensation.

Sourire furtif qui n'a de valeur que dans l'instant. Cet instant de réalité, cette dureté de l'immobilité s'impose en soi malgré nous. Ces rencontres obligatoires avec ces figures incontournables et leur charge émotive sont projetées hors-champs, mis en perspective sur de petits piédestals. En contrepoint, le fond du panneau très abstrait, dans lequel rien ne nous ancre, isole le sujet définitivement et le fait basculer de l'anecdote à l'universalité. Ce décalage entre abstraction et figuration crée un vide, une aspiration, un espace de vertige où la mémoire s'aventure et s'active.

Le propos se décline ici par le nombre dans les œuvres récentes de Didier Boussarie, ceci toujours avec la même acuité, la même émotion ressentie.

Jean-Yves Mesguich  
Paris 1997